

Extrait du

(342)

DISCOURS PRONONCÉ LE 11 DÉCEMBRE 1873,
A LA SALLE DES PROMOTIONS, PAR MGR
A. J. NAMÈCHE, RECTEUR MAGNIFIQUE,
APRÈS LE SERVICE CÉLÈBRÉ A L'ÉGLISE
DE SAINT-PIERRE POUR LE REPOS DE
L'ÂME DE M. E. A. H. SOVET, PROFESSEUR
A LA FACULTÉ DE MÉDECINE.

MESSIEURS,

Un usage touchant, auquel nous voulons rester religieusement fidèles, réunit aujourd'hui la grande famille universitaire au pied de cette tribune voilée de deuil. Chaque fois que la mort, cette pâle et infatigable moissonneuse, a fait tomber sous sa faux l'un de nos bien-aimés collègues, le recteur y est monté pour exprimer les regrets communs, et rappeler les titres qui recommandaient la mémoire du défunt au souvenir de l'*Alma Mater* et à la reconnaissance publique. A combien de reprises mes vénérés prédécesseurs se sont-ils acquittés de ce devoir triste et consolant tout ensemble! Les échos de cette enceinte retentissent encore de tant d'éloquents discours, que des pertes se succédant coup sur coup, pour ainsi dire, ont provoqués.

L'excellent enfant avait atteint l'âge de douze ans. Le moment était venu pour ce père et cette mère si sages et si vigilants de se séparer de leur fils chéri. Pour des parents chrétiens, c'est toujours un choix bien délicat et souvent diffi-

cile que celui de l'établissement, qui doit désormais continuer l'œuvre de la famille, et remplacer celle-ci, pour une part considérable, dans la formation définitive de l'esprit, du cœur et du caractère. Qu'elles sont précieuses, messieurs, ces années de collège, qu'elles sont importantes pour l'avenir d'un jeune homme les années consacrées à ces études si bien appelées les humanités, c'est à dire, ce qui fait des hommes, ce qui développe, dans un harmonieux ensemble, toutes ces facultés, toutes ces connaissances, tous ces talents, qui constituent ce que nous appelons, d'un nom admirablement choisi aussi, un homme accompli ! Or, pour cela il faut deux choses : il faut instruire et il faut élever.

Il faut élever : on l'oublie trop souvent, messieurs, et l'on se contente d'enseigner. On fait avec le jeune homme du grec, du latin, des mathématiques, bien d'autres choses encore. C'est beaucoup ; ce n'est pas assez. Mais achever de former le caractère, fortifier le cœur, diriger le jugement, régler l'imagination, affermir la volonté ; purifier, ennoblir la sensibilité ; élever l'âme tout entière, lui montrer les hauts sommets, lui faire entendre ce *sursum corda*, qui grandit l'homme, qui l'aide à monter de degré en degré jusqu'à ces grands idéals de l'humanité, l'honneur, le dévouement, l'héroïsme chrétien, le sacrifice de soi-même à Dieu, à la patrie, à ses frères souffrants, y pense-t-on assez, ne

songe-t-on pas trop à accumuler dans ces jeunes têtes un amas de connaissances souvent trop mêlées, souvent indigestes, et n'oublie-t-on pas un peu que ce qui importe avant tout, c'est d'en faire des hommes et des chrétiens ?

C'est un grand art, messieurs, c'est l'art des arts, celui de gouverner l'adolescence, dans cet âge critique et décisif de douze à vingt ans. Il faut savoir contenir et réprimer, soumettre sans abattre, commander sans avilir, faire aimer la piété, les études, les bonnes mœurs. Il faut, sous les auspices de la religion, diriger la fougue du jeune homme, obtenir que loin d'être un obstacle au bien, elle en devienne l'instrument le plus utile. Il faut continuer à former la raison et la parole, faire aimer le vrai et le beau sous leurs formes les plus pures, leur en montrer l'union inséparable, graver profondément dans leur esprit et dans leur mémoire ce vers incomparable :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Et ainsi, messieurs, par l'intelligence du vrai, qui est la lumière même de Dieu, par l'amour du beau, qui est la splendeur du vrai, on prépare la vie entière à la pratique du bien, et on élève l'homme à la plus haute dignité de sa nature.

Notre regretté collègue eut le bonheur de voir s'achever dans ces conditions favorables l'éducation si bien commencée au sein de sa famille. Ce fut encore au choix de ses parents qu'il le dut.

Votre jeune collègue était digne d'entendre de les leçons et de suivre d'aussi nobles exemples. Ce furent là les motifs qui déterminèrent sa vocation. Il fut inscrit à l'Université le 1^{er} octobre 1860, et proclamé docteur le 26 septembre 1866. Il s'était placé bien vite au premier rang parmi nos nombreux étudiants en médecine, il subit tous ses examens, dans cette faculté, avec la plus grande distinction. Pendant deux ans, il avait été élève interne à la maternité. Dès qu'il fut en possession de son diplôme de docteur, entreprit un voyage scientifique en France, en Angleterre et en Allemagne. Il possédait la langue allemande, et il en profita pour se mettre parfaitement au courant de la littérature médicale de l'Allemagne. L'année suivante, il fut nommé professeur agrégé, et chargé en cette qualité d'une partie du cours d'anatomie descriptive et de la direction des travaux de dissection.

Un an plus tard, il était nommé professeur extraordinaire. Il eut alors à donner le cours de médecine opératoire, et à diriger les élèves de ce manuel des opérations chirurgicales. Il se retira de ces fonctions à la satisfaction générale. Son enseignement se distinguait par sa clarté et la méthode; sa main, comme son esprit, était preste, habile et décidée.

Le jeune professeur portait le plus profond attachement à l'Université, à laquelle il avait voué sa vie. Il brûlait, me disait son vénérable père, confident de toutes ses pensées, du désir de soutenir la réputation et la gloire de l'illustre faculté, dont il était devenu membre. Les progrès et la conduite morale de ses élèves l'intéressaient vivement; il veillait sur chacun d'eux en particulier, et les avertissait paternellement chaque fois que leur bien semblait l'exiger.

Quand les désastres sanglants de la dernière guerre eurent amené sur notre territoire tant de malheureuses victimes, il consacra ses soins aux blessés dans l'ambulance royale de Clignançon. Ses rares qualités de médecin et d'opérateur lui valurent l'affection des malades, l'admiration de ses confrères, et la bienveillance reconnaissante du roi et de notre pieuse reine. On remarquait avec étonnement dans cette nature forte et énergique, un sentiment de douce charité, je ne sais quoi de compatissant qui touchait son cœur sans l'ébranler. Cette douce

assait de son cœur dans ses paroles ; sa main elle-même s'en ressentait, et les *doigts de veurs* étaient devenus synonymes de son nom parmi les blessés.

Il employa une partie des six derniers mois de son séjour trop court parmi nous, à collaborer à un ouvrage, qui devait ajouter un nouveau rayon à la couronne glorieuse de notre faculté de médecine. De concert avec ses anciens maîtres, ses honorables collègues MM. Michaux et Jéfevre, il revoyait le cours de médecine opératoire de ce dernier, ouvrage capital, au jugement des hommes compétents, et le plus complet que nous possédions dans l'état actuel de la science. Le professeur Sovet y ajoutait des détails précieux, qu'il puisait surtout dans sa parfaite connaissance des publications médicales de l'Allemagne. L'obstacle invincible et douloureux que vous savez, messieurs, l'empêcha de mener à bien ce travail.

Dans sa vie d'étudiant, le professeur Sovet avait toujours été exemplaire. Il était d'une piété simple et exacte, d'une innocence de mœurs admirable. Dans ses conversations intimes, il exprimait son horreur pour la vie sensuelle, et pour tout ce qui pouvait porter atteinte à la vertu de pureté. On a retrouvé, au fond de sa bibliothèque, un exemplaire de *l'Imitation de Jésus-Christ*, où l'on reconnaît, à des traces évidentes, les chapitres qu'il relisait le plus souvent alors. Ce sont ceux où les dangers de la vie sont appréciés, et, chose singulièrement frappante, ceux où l'âme pieuse exprime le désir de la voir se terminer bientôt pour entrer en possession des célestes clartés. Si ce fut là, comme tout porte à le croire, le vœu de cette âme vertueuse, il ne tarda pas à être exaucé. 

Si jamais l'avenir apparut souriant à un homme d'intelligence, ce fut certes à notre jeune et bien aimé collègue. Il n'avait pas trente ans, et il se voyait possesseur honoré et applaudi d'une chaire académique, entouré de l'affection des maîtres et des élèves. Le travail scientifique auquel il se livrait lui promettait une renommée

prochaine et durable ; sa santé paraissait florissante, et nul parmi nous ne semblait plus que lui destiné à fournir une carrière longue et féconde. Il venait de se choisir une habitation commode, celle d'un autre ancien et regretté collègue, et il la faisait meubler avec ce goût délicat qu'il apportait en toutes choses. C'est en ce moment-là même, vous ne vous le rappelez que trop, messieurs, c'est en ce moment qu'un mal soudain, mystérieux, implacable, vint le saisir, et paralyser peu à peu, dans ses cruelles étreintes, tous les organes du mouvement.

Quelles souffrances, messieurs, quel supplice pour un homme d'action comme le professeur Sovet, chez qui le besoin d'activité était quelque chose d'incessant ! Ne pouvoir, pour ainsi dire, se mouvoir sans une aide extérieure, ne pouvoir faire une simple lecture sans une peine et une fatigue extrême, telle fut l'épreuve à laquelle il fut condamné dès le début de sa maladie. Mais ce n'était là que le commencement des douleurs. Après quelques mois de repos ou plutôt d'inertie forcée au sein de sa famille, il se rendit à Utrecht pour y consulter une des grandes illustrations médicales de notre temps, le célèbre docteur Donders. Ce fut là qu'à la suite des expériences electro-magnétiques auxquels il se soumit, il apprit que son mal était sans remède.

Cette fatale nouvelle n'abattit pas son courage. Il y avait en lui quelque chose de plus fort que

cette pauvre nature humaine si prompt à s'effrayer devant la mort. Il accepta sans murmure le décret de la Providence, et ne pensa plus qu'à se préparer à mourir saintement. Le soir de ce jour, c'était au mois de janvier 1872, il disait à son vénérable père : « Je mourrais sans regret, si ma mort ne devait causer à mes parents un cruel chagrin. » Il lui parla ensuite de sa foi ; lui exposa comment il avait affermi sa croyance à l'existence de Dieu par des preuves tirées de la physique et de l'astronomie ; comment les théories de Wirchow lui avaient démontré l'immatérialité de l'âme, puisque la cellule étant un tout indépendant, disait-il, il ne pourrait y avoir autrement de *consensus* commun, d'harmonie dans l'organisation humaine.

Le lendemain il s'approcha des sacrements, et, depuis ce moment, il les reçut une ou plusieurs fois chaque semaine. Dix-huit mois s'écoulèrent. Le mal poursuivait son cours sans hâte, mais sans relâche. Notre cher malade en suivait les progrès de son oeil de médecin, calme, patient, sans exprimer une plainte ni un regret. L'étude des Évangiles et des Actes des Apôtres était devenue, avec la prière et d'autres lectures pieuses, son occupation principale. Il mettait tous ses soins à conformer sa vie à celle de Jésus souffrant ; et, au témoignage de ceux qui le virent alors de plus près, il y eut de saisissants rapports entre ses dernières épreuves et la passion du divin Rédempteur.

Il parlait de la mort, me disait son ancien supérieur de Dinant, qu'une disposition providentielle avait donné alors pour pasteur à sa paroisse natale, et qui l'assista jusqu'au moment suprême, il parlait de la mort comme les autres parlent des espérances de la vie. Il remerciait Dieu des grâces qu'il en avait reçues : « Je ne crains pas la mort, ajoutait-il, j'y suis préparé : qui sait si plus tard je l'eusse été encore ? » Il ne voulait pas qu'on s'occupât de son mal ; il en cachait les progrès à sa famille, tout en travaillant à préparer insensiblement son père et sa mère à la séparation.

Quand la paralysie du cœur et des organes respiratoires lui eut appris qu'il cesserait bientôt de vivre, il demanda son confesseur, et reçut le viatique et l'extrême-onction. Le jour qui fut le dernier pour lui, il se confessa deux fois dans la matinée, se fit relire toute la passion du Sauveur, obtint de son père la promesse de montrer du courage, et expira doucement à une heure et demie, presque sans éprouver d'agonie. A son dernier moment, ses traits se transfigurèrent, et sa physionomie reprit un éclat qui ne l'abandonna plus. On eût dit que l'âme avait été saisie d'une joie ineffable au moment où elle se dégageait des organes matériels, et qu'en s'envolant vers un monde meilleur elle les avait laissés empreints d'un céleste sourire.

Ainsi mourut notre jeune collègue, le 26 juillet

dernier, à l'âge de trente-un ans. Sa vie avait été courte, mais remplie à l'égal des plus longues, selon le langage de nos saints livres ; elle était digne d'être couronnée par une sainte mort. Heureux ceux qui meurent ainsi dans le Seigneur ! Ils nous aident à comprendre ces paroles d'un savant illustre du xvi^e siècle, de Suarez sur le point de rendre son âme à Dieu : « Je n'aurais jamais cru qu'il fût si doux de mourir. »

Quel contraste avec ces morts sans espoir et sans consolation, dont nous avons eu, dans ces derniers temps, de si tristes exemples ! Bénissons Dieu, messieurs, du don de la foi et de l'espérance chrétienne. Tous ces collègues, tous ces amis qui nous ont précédés, en si grand nombre déjà, dans la voie où nous entrerons tous, nous ont quittés, mais nous ne les avons pas perdus. Ils vivent au delà de la tombe. « Ceux qui ont vécu dans la pratique du bien, disait tout récemment une voix vénérée ; ceux qui sont décédés avec la grâce des sacrements et le pardon divin, ceux-là ne sont pas morts tout entiers. Ils ont échangé une vie fragile, composée de faiblesse et de douleurs, contre une vie supérieure, bienheureuse et éternelle. Ils vivent en Dieu, et dans la mémoire des gens de bien... » (1).

(1) Discours de Mgr l'archevêque de Tours, dans la chapelle de la colonie de Mettray, à l'occasion de la mort du fondateur, M. Demetz.